

Textes pour le GRETE



Valentine Cohen

I

Transmettre. Le maître mot. Mon premier professeur de français au lycée ressemblait à David Bowie. Yeux vairons. Et passion pour Racine. L'écriture était là. L'amour véhicule bien les idées. Elles ne n'ont pas quitté. Elles ont irrigué mon désir. C'est par passion de l'humain, par amour d'une pensée active ancrée dans l'organicité que j'ai voulu consacrer mon temps à explorer l'humain via le jeu théâtral et l'écriture. Oui, L'exploration est venue avant la lecture ; l'exploration par l'écriture, l'exploration par le jeu de l'acteur, apprenie que j'étais ; au lycée, en vacances puis au cours de théâtre puis un premier rôle alors que j'étais en lettres modernes à la Sorbonne. Je lis bien sûr ; je mange les livres ; je me délecte ; je mange une pensée vivante ; mes amours sont dans les pages ; je me sens proche des morts, d'abord, ensuite arrivent les vivants. Je me souviens de Gide, de Saint John Perse, de Rilke, de Musset. J'aime lire Jim Morrison, Dylan, Cohen les deux d'ailleurs ; mes premiers écrits deviennent quelques chansons dans un groupe de rock ; j'ai 16 ans ; etc...

Quand je me suis mise à transmettre à mon tour, assez vite d'ailleurs, j'ai eu la sensation de chérir et nourrir le jeune en devenir. Je voulais tout partager presque trop vite ; puis j'ai appris. À m'éloigner, replonger dans ma grotte ; couper les ponts pour revenir au plus profond, aux morts premiers. À nouveau, me déplacer. Des vivants aux morts. En moi. À la mort. Il est bon de mourir. Cela nettoie. Aujourd'hui, j'ai quitté les écoles ; je rencontre lors de temps forts que j'architecte. Pour transmettre aujourd'hui, j'ai besoin d'être nomade, absolument libre, dans les extrêmes limites de mes possibilités. Mon être me réclame. Et c'est cette insoumission je crois que j'ai aujourd'hui le plus à cœur de partager. Car c'est ainsi que j'apprends à écrire.

II

Théâtre / éducation/Communauté

« L'idée » que l'on choisit de transmettre, me paraît aujourd'hui plus urgente et plus importante que mes souvenirs, mes premières fois. Ce qui compte impérativement, c'est ce qu'on partage avant de mourir sur les quelques éléments qui participent à l'évolution éventuelle du monde. Je cherche ; je meurs ; je cherche ; je trouve ; j'ai, oui, quelques outils : mon cerveau et mon cœur, en 1^{er} lieu ; et le rythme dans mon corps qui porte la

transe de la pensée ; jouer ou écrire ; idem ou presque ; vivre ; Duras disait « Quand on est intelligent , on est intelligent pour tout » ; tentons de relever le défi, c'est bien ça dont il s'agit dans le partage , la transe-mission ; être contagieux, pour être vivant sur l'instant et réveiller la soif de l'autre ! Jeune, vieux, aucune importance ; se réveiller les uns les autres avant de mourir. Oui, j'interviens en milieu scolaire ; oui, tel un attentat poétique, on interrompt quelque chose, on change de point de vue.

Le théâtre est un outil de transmission ; est un outil ; les intervenants artistiques en milieu scolaire sont de nouveaux interlocuteurs. Ils ne parlent pas du même endroit que les enseignants présents dans les établissements scolaires ils ne cherchent pas des réponses. Mais stimulent les questions. Ils ne représentent pas l'autorité, ce qui bouleverse les habitudes des jeunes. Ils ne mettent pas de note. Ils ne veulent pas qu'on fasse les choses pour eux. Ni parce qu'on les aime. Mais pour porter ensemble une idée, une question, Une remise en question.

Le théâtre n'est pas un joyeux divertissement avec de beaux costumes pour la kermesse de fin d'année. Le théâtre est un processus d'émancipation, il provoque et offre un miroir réfléchissant aux spectateurs. L'acteur comme l'apprenti acteur, apprend et devient conscient de ce pouvoir qu'il a lorsqu'il est sur scène de porter la parole de l'humain.

L'intervenant artistique en milieu scolaire propose un nouveau rapport intergénérationnel ; on se tutoie. On s'appelle par nos prénoms.

Alors bien sûr à l'école on apprend également les règles, les règles de savoir-vivre, les règles du vivre ensemble, mais il est important et fondamental d'apprendre que l'on a le droit et parfois le devoir de désobéir ; quand on aborde un sujet comme l'esclavage, on ne peut pas ne pas aborder la question des lois, de la légalité et de la résistance aux lois ; comprendre les systèmes de domination puisqu'on prend comme thème le sujet de l'esclavage, c'est comprendre ce qui est en jeu au niveau collectif par rapport à, encore une fois ce qui est permis et ce qui est interdit ; donc, il est plus que logique que l'intervenant artistique travaillant sur ces questions induise la remise en question des systèmes autoritaires. L'intervenant artistique dans ces cas-là, ne lutte pas contre le professeur avec qui il travaille ; ça peut arriver. Avec certains professeurs, au contraire, ils avancent main dans la main pour transmettre le désir de penser par soi-même, de réfléchir, de construire un monde meilleur. Le théâtre, comme la philosophie, fait des vagues. C'est qu'il est agissant. Si rien ne bouge, si les résistances n'apparaissent pas, si l'émotivité quant à sa propre place dans le monde ne naît pas, c'est que probablement nous avons échoué. Parce qu'alors l'atelier théâtre n'aura été qu'un atelier de détente et de divertissement. Et nous n'aurons pas transmis la fonction première du théâtre, c'est-à-dire, l'activation de la pensée.

L'intervenant est responsable du processus d'avancement, accompagnant les jeunes dans la découverte de l'effort artistique. Les périodes d'enthousiasme comme celles de tensions possibles entraîneront une prise de conscience de leur être au monde.

Jean-Michel Guieu

La maîtresse nous a demandé :

« Quelqu'un sait-il ce que c'est, LE THÉÂTRE ? »

Elle a écrit au tableau, en lettres bâtons.

Et en le disant, elle a allongé le *â*, je savais pas très bien pourquoi. Peut-être pour nous mettre sur la voie, comme dans les dictées. Le théââtre, avec 3 a, c'est rare en français, suffisamment rare pour pas être connu.

Je l'ai écrit en haut de ma feuille. Ça m'a occupé. La maîtresse attendait. Elle nous regardait.

Tous, les enfants en culotte courte de la classe CM2.

De la classe, j'ai une photo. En revoyant nos dégaines, je me dis : le temps a passé.

Ce qui a pas changé, par contre, c'est cette concentration extrême des enfants, le nez sur la feuille, lorsque le professeur attend une réponse.

Le T bien joli. Geste de survie.

Ce silence. Comme celui des jours de colère, à la maison, quand papa fait la tête à maman et qu'à table, c'est *salade de museau et tournedos*. Et que je mets ma tête dans l'assiette, tellement j'aime pas ça, le silence.

Là je savais que j'avais le droit de le rompre, même que c'était espéré.

« Qu'est-ce que c'est, le théââtre ? », elle répète.

Le H. Voilà.

Ça m'empêche pas de penser que je savais pas trop ce que c'est. J'avais entendu le mot l'année d'avant, quand on avait dû danser à la fête du stade, ça, j'avais adoré.

J'ai failli le dire, mais bon. Si c'est encore pour me faire traiter, vaut mieux prendre le temps d'écrire en s'appliquant. Le T, le H et puis le É avec le petit accent qui monte...

« Jean-Michel, qu'est-ce que vous en pensez ? »

Merde-credi. Mer-credi. J'ai pas dit mer-credi, j'ai dit mer-deeeeeeee, mer de... J'ai pas dit l'un ou l'autre, parce qu'on n'était pas ce jour, ni dans cette mer. J'étais juste dans l'ascension du mont Théâtre, m'dame, j'arrivais juste au sommet du Â avec son chapeau de nuage pour couronner la montagne et de là-haut, je suis sûr... non mais c'est pas de chance, avec tous ces enfants qui se curent le nez autour, aucune stratégie d'évitement, ils se curent bien profond, regardent la maîtresse avec un air inspiré et eux...

Peut-être que c'est une stratégie. L'obliger à se détourner.

Pas téméraire la maîtresse, suspendue à mon regard bovin.

Je ne me souviens plus ce que j'ai répondu, c'est pas sur les photos. Sûrement un truc qui se voulait intelligent. Dans tous les cas, c'était mal barré pour moi après, j'allais encore m'entendre des noms d'oiseau.

« Lèche, premier de la crasse, Guieu le gueux, Michou le chouchou. »

J'avais pas encore compris qu'il fallait se créer une carapace. J'ouvrais trop ma gueule, peut-être aussi que je roulais un peu trop du cul, à force de traîner avec les filles de la classe.

Depuis j'ai rectifié le tir. Je ferme bien ma gueule et je serre les fesses. Geste de survie.

Je dis tout ça, mais ça a bien un lien avec le théââtre. Et oui.

Parce que, sans le savoir, du théâtre, j'en faisais déjà dans la cour. J'imitais les humoristes – Elie Kakou, mon Dieu – et les filles, elles se mettaient en demi-cercle autour de moi et elles me regardaient faire le pitre. Il y en a une qui était amoureuse, je le voyais, c'était Vanessa. Mais moi, j'étais dans mes personnages, alors... Et puis elle était amoureuse d'eux, pas de moi.

« Voilà les enfants, on va monter tous ensemble une pièce de théâtre.

– Comme sous le préau quand Jean-Michel fait Madame Sarfati ».

C'était Vanessa.

Tu vois, tu m'aimes pas.

Ils ont tous ri.

Merde, merde et merde ! C'est autorisé de penser, je m'en prive pas des merde, crotte, chier, tout ce qui sort du derrière, Emmanuelle, ta gueule de pouf, va te faire baiser par Elie et laisse-moi le privilège des anonymes.

Le pire, c'est que c'était complètement de ma faute à moi, j'avais qu'à faire mon théâtre intérieur. Écrire par exemple. C'est là que je me suis mis à la poésie, c'était moins risqué.

Enfin, sauf quand il fallait que je récite mes poèmes. « La truite Louise va être enfin prise. »

Ça plaisait beaucoup à la maîtresse.

Je crois qu'elle s'appelait Louise.

Toujours est-il, j'ai eu beau lutter, lutter, en fait, je retombais toujours dedans. J'avais pas encore écrit le \hat{A} que je commençais déjà à dévaler la pente du théââââââââ, jeté dans le vide, sans jamais voir le fond.

Le projet de Louise, c'était : décider ensemble un lieu, un jour, un seul fait accompli et puis écrire en petits groupes des morceaux de pièces, avec des dialogues – ça c'était important, pour ensuite les rassembler en un seul monument. Moi qui adôôôrait les Lego, j'étais déjà conquis.

Ça allait se passer au fond de mer, dans un royaume sous-marin.

Ça allait mettre en scène la reine, le roi, le bouffon, les sujets poissonneux, et puis le prince et la princesse, enfin, le truc convenu, mais bon, je connaissais pas encore le théâtre contemporain et il y avait pas encore

BFMTV en boucle, alors le prince des banlieues qui viole la princesse Nike en tournante, avant de la noyer, j'y aurais pas pensé.

L'autre jour, j'ai retrouvé la pièce dans un tiroir de ma chambre. Sur la première page, un trône en coquillage avec le roi, la reine et un grand dauphin au-dessus.

J'avais fait le dessin.

J'avais joué le roi.

Je m'étais trouvé une magnifique couronne de frangipane et une toge trouée dans un drap des Snorkies – mais oui ! Ce dessin animé avec des bêtes de couleur qui vivent au fond de la mer.

Je me souviens pas d'autre chose, du décor et des autres. Juste de papa et maman, le jour de juin où on a joué, qui étaient tellement fiers, de leur fiston dans le roi des Atlantides.

Heureusement pour ma réputation, l'année d'après, je suis rentré au collège, incognito. Enfin... ça n'allait pas durer.

Marwil Huguet

Quel sera-t-il mon bonheur ?

Quelle femme heureuse deviendra-t-elle la petite Antigone ?

[...] Dîtes, à qui devra-t-elle mentir, à qui sourire, à qui se vendre ?

Qui devra-t-elle laisser mourir en détournant le regard ?

Antigone

Jean Anouilh

J'ai beau réfléchir... rien ne vient. Mes rencontres en tant qu'artiste se situent toujours dans le domaine professionnel ou préprofessionnel à l'exception des arts plastiques puisque je suis aussi plasticienne. Là en revanche j'ai une expérience de premier contact assez importante avec les jeunes. J'ai participé à plusieurs projets de land art ou de récup'art avec des enfants ou des adolescents, avec un souvenir toujours très palpable dans le sens où résultait des projets mis en place une grande fierté et une joie sans mélange des participants.

Côté écriture, néant puisque j'ai presque toujours refusé d'animer des ateliers d'écriture par manque de disponibilité.

Côté danse et théâtre néant là encore car dès que je suis entrée dans le métier, le contact que j'ai eu avec des jeunes était au conservatoire ou en compagnie professionnelle, donc dans le cadre de l'enseignement ou en accompagnement professionnel.

Ma confrontation propre avec l'art ne s'est pas faite non plus par le biais d'une rencontre choc avec un ou plusieurs artistes qui m'auraient inspirée.

Ce que je vais donc raconter est exactement l'inverse de la consigne d'écriture dans le sens où ce sont des enseignants du secondaire qui m'ont confirmée dans ma voie artistique et particulièrement Madame X – je ne me souviens hélas plus de son nom mais je peux préciser qu'elle était professeur de lettres au lycée Magendie dans les années 60, 70.

J'étais en seconde. Je ne sais plus comment la proposition a été amenée de la part de ce professeur que je n'avais pas personnellement en cours mais qui animait un atelier de théâtre dans lequel j'avais atterri par le plus pur des hasards, c'est-à-dire « trainée » par mon amie Any.

Mai 68 venait de chanter sa chanson à Paris, Bordeaux et ailleurs. Et ça commençait à déteindre sur certains enseignants prêts pour toutes les nouvelles expériences pédagogiques. La dame donc – malgré sa prestance et son autorité naturelle – n'était justement pas *je-sais-tout-et-je-vais-vous-apprendre* dans la manière d'appréhender cet atelier. Elle nous a sorti de derrière les fagots un certain Anouilh (nous en entendions parler parfois à

la radio car il était encore assez populaire à l'époque) et une jeune *Antigone* qui ne pouvait que nous séduire car elle renvoyait chier allègrement ce connard de Créon et prouvait que les vieux étaient décidément insupportables !

Madame X, après une lecture de découverte que nous avons faite toutes ensemble (nous n'étions que des filles. Les garçons devaient être au foot ou bistrot !) nous avait engagées dans un échange sur la raison d'État face à la raison individuelle, sur la révolte et sa compagne de jeu, la répression. Puis elle nous avait tout simplement demandé qui voulait faire quoi. Marie-Thérèse voulait être Antigone, Any se sentait bien Créon... pour ma part j'ai opté immédiatement pour la mise en scène. Bien entendu je n'avais aucune idée canonique de ce que représentait une mise en scène. Je ne suis pas certaine non plus que j'appréhendais la différence entre direction d'acteur et mise en scène... je crois même très sûrement que je n'en avais aucune idée. Et pourtant Madame X avec une patience infinie, nous a guidées sans jamais être intrusive dans notre projet, se contentant d'éclairer nos désirs, de mettre des mots sur nos intentions de jeu ou de direction de jeu.

Nous avons présenté deux longs extraits de la pièce : l'entrevue entre le garde et Créon après la découverte que le corps de Polynice a été recouvert, et la confrontation entre Antigone et Créon après son arrestation.

Le réfectoire changé en salle de théâtre était plein. Nous avons été très applaudies. Et moi, la jeune fille brisée par une vie familiale douloureuse qui m'avait laissée éreintée, je suis sortie de cette initiation la tête haute et le cœur plein d'espoir.

C'est donc un hommage aux enseignants que je veux rendre ici : ceux qui à chaque étape, avant ou après cette expérience magnifique, ont dit un mot, une phrase, ont tendu une main, que sais-je encore à cette môme cassée en mille morceaux qui deviendrait quelques années plus tard artiste à plein temps.

Hommage à vous : Madame X, Monsieur Tobias, Monsieur Paponneau, Madame Lagrave, Mademoiselle Tessandier et puis enfin Michel Mouclier qui était aussi peintre et écrivain.

Voilà les ARTISTES qui m'ont tendu la main et qui m'ont mis le pied à l'étrier sans le savoir.

On appelle cela « l'éducation populaire » non ?

Abdulrahman Khallouf

Pauvreté et croyance forment un couple inséparable en Syrie.

« Si tu ne veux pas vivre dans la misère le restant de tes jours, il n’y a que les études »

Mes parents nous martelaient cette phrase. Ecrivains publics et femmes au foyer, condamnés à vivre avec leurs six enfants dans deux pièces dans un bidonville à Damas. Diplôme égale salaire égale statut social. Le savoir n’est pas le sujet, il est seulement un titre et presque un commerce. Pour traiter avec la vie de tous les jours : les rapports avec les autres et les morales, il y avait la religion et les traditions, et toutes les autres formes de prêt-à-penser populaire. Les études sont forcément scientifiques. Les études littéraires riment avec chômage.

« Vaut mieux avoir un taxi plutôt qu’un diplôme en littérature »

Après mon baccalauréat, fidèle à mes valeurs familiales, je me suis inscrit dans la faculté de la Géologie de Damas.

« Tu peux travailler dans les champs de pétrole en Arabie Saoudite ou Le Qatar, millionnaire tu deviendras ! »

Dans cette faculté il n’y avait pas d’Histoire, ni poésie, ni langue, ni philosophie, il n’y avait que des pierres à ausculter. J’ai assisté seulement à deux cours durant six mois. Je passais mes journées à errer dans les rues de Damas, les jardins publics, le musée, les mosquées, les marchés aux puces. Mon existence me semblait si insignifiante que je ne me donnais même pas la peine de me faire un parcours. Je marchais par pulsion, des fois parce que ça faisait mal au dos d’être assis sur un banc public pendant des heures.

Un jour, par hasard, je me trouvais près de l’entrée de la citadelle dans la vieille ville. Elle était ouverte pour une fois, je m’y glissais sans réfléchir. J’ai vu dans la cours intérieure des hommes et des femmes, des Syriens et des Français qui se hâtaient à installer un décor, à accrocher des écrans de projection, régler des projecteurs. J’ai pris une place sur une des chaises installées au milieu de la cours. Des comédiens habillés en tenue historiques sont venus répéter des mouvements et échauffer leurs voix. J’étais au milieu de tout ça pour la première fois de ma vie. J’avais déjà vu des pièces de théâtre à la télévision mais là, c’était différent, j’étais dedans.

Après quelques heures, le public commença à entrer. Je suivi comme tout le monde la pièce (Mosaïques historiques) de l’auteur syrien Saad Allah Wannous. Le sujet est le siège de Damas par Jenkiz-Khan, le roi de mogholes et son armée au 14 ème siècle. Les habitants de la ville se divisent en deux camps quant au sujet : le premier voudrait donner les clés de la ville au roi

envahisseur. Le deuxième camp pense qu'il faut continuer à défendre la ville à tout prix et se sacrifier pour qu'on ne dise pas que l'armée des envahisseurs a pris Damas sans résistance. Le personnage principal était le savant Ibn Khaldoun qui vie à Damas et qui est d'avis de se rendre pour épargner la destruction à la ville et la terreur aux habitants, mais aussi pour une finalité personnelle : Ibn Khaldoun rêve depuis des années d'achever ses travaux sur les sociétés et les différentes formes de pouvoirs, il avait suivi des demi-rois et des princes jusqu'à présent. Mais là, en joignant le roi des mogholes, il a l'occasion de voir le roi des rois et compléter sa théorie sur les lois du pouvoir. Il est le partisan de la science tandis que son disciple est pour la résistance et la pièce dans sa majeure partie présente les entretiens entre le savant et son disciple.

Je suis sorti de l'expérience de cette pièce de théâtre complètement bouleversé. J'avais pu voir pour la première fois les questions intimes que je me posais depuis que j'avais compris ma condition sociale et ethnique et depuis que j'avais compris la place de la Syrie parmi les autres nations. J'avais eu pour la première fois l'impression que la question de l'appartenance n'était pas réglée d'avance mais que c'était une question de choix devant le siège que représentait d'être un citoyen d'un pays totalitaire et corrompu. Je me suis identifié à Ibn Khaldoun plus que son disciple.

Pour survivre, il fallait être capable de trahir tout en restant fidèle à une notion plus large qui était le savoir. Je me suis dit qu'il était possible de se débarrasser de son héritage. J'ai décidé cette nuit-là d'étudier le théâtre. Une décision déplorable pour ma famille où l'on allait rejoindre l'armée syrienne par conviction et où l'on mesurait les gens par ce qu'ils possédaient et où Dieu était omniprésent pour nous dicter les choix à prendre.

L'année suivante j'ai réussi le concours de l'entrée à l'institut supérieur des Arts dramatiques de Damas. J'avais enfin trouvé ma voie. Et depuis, rien ne m'intéresse plus que cette boîte noire où tout prend un sens. J'y éprouve sur un plateau une sensation mystique comme celle qui m'envahissait lors des cérémonies religieuses. Ce lien avec le sacré n'a jamais rompu depuis cette découverte qui a fait de moi ce que je suis aujourd'hui. Elle a été l'initiatrice de mes choix à venir car après la fin de mes études, j'ai quitté la Syrie pour venir vivre en France. Quelques années plus tard, ce sont des millions de Syriens qui trahissent la Syrie devenue une usine de la Mort.

Aujourd'hui quand je me trouve face à des adolescents lors de mes interventions dans les lycées et les collèges en France pour les accompagner dans leurs pratiques théâtrales, je me donne pour première mission de leur transmettre cette force que le théâtre procure, une force motrice pour faire des choix, j'essaie de leur faire comprendre que l'illusion pourrait influencer notre réalité, pourrait nous aider à nous projeter dans une autre

dimension sociale et spirituelle loin de ce que nous avons connu dans nos environnement familiaux, leur présenter le Théâtre comme un outil de création d'avenir, un laboratoire où l'on peut se comprendre soi-même pour mieux se réaliser.

Christophe Lancia

Songermer en créatelier..... ou : si Novarina était un théâtre dans le scolaire impitoyable....

« L'amour rayonne au-delà des néons du Néant, au-delà de Pluton... ». Voilà parfois les perles des alchimixtures que nous pouvons distillécrite dans les créateliers qui théâtressent leurs polygloésie et écriturbinent avec des jeunes qui s'élèveillent dans leur « imaginairvures », s'ils en sentent la nécessitexture, le kifiliforme, la futurgence. Bien entendu à quatorzeize ans imaginer et donc imagénétrer, imagineiger en mots, en rôles, sans truquoter, c'est durax max. Et oui, les jeunes faut être ou ren(ê)tre sans les cauchemarques dévastimentaires pour ados « déchitroués cool graves du jean » ou sans singesticuler l'adultérieur ou les Caïdéaux... . Et il y a miraclosion quand l'ado qui endoscène l'éternithéâtre de toutes les formélangélatinées en est le sincéritier de l'instant sur les platorbitaux des écollèges en prélyscènes, même si elle-il doit en perdre la sacréeputation du voyouragan des quartiers post- lunes prioritaires auprès de ses camascarades. Mais quand cette sincérithéâtrale entre en éruption dans son volcadoléscent corps de spectr'actrice ou de spectr'acteurs, dans sa voix qui cratèrmine sa mue ou qui redresspire cette source retrouvete du souffle qu'on croyait « perdunes » dans les désérosions, et quand elle-il gonglionne action et rythme, alors un bonheur –certes éphémerveilleux– tout contenuage dans les sourires et les rétines lasers du prof'ilosophale et de ses élèvasions, averse sa pluimineuse vie sur la stagnagonie de l'Art, un bonheur qui se répandémique à tous avant la vaccinationale éducation du rationel qui l'éradiquotomise.

J'ose songermer en créateliers qui réinvenlutionnent le vivant du plateau tout plasticoté dans les mots oxygenèses des élèvasions, qu'ils soient dys'mensiondes, autistoires des ciels, hanterrorizèbres ou phobivorants et qu'ils puissent transformélodyslexies les néangoisses spectrifiantes, être les mélodyslexylophones rêvaporant pour que la Villumine et l'Azurgisse.

Lionel Parrini

Ma première pièce a été écrite dans une centrale thermique, en bleu de travail, j'avais une vingtaine d'années, et je n'avais pas été embauché pour ce travail mais pour recenser des capteurs électromagnétiques. Mais huit heures par jour pour cette besogne, c'était pas possible pour moi, alors, clandestinement, j'ai écrit depuis l'usine quelque chose d'autre qu'un listing : une pièce de théâtre : « Du thé du sucre et quelques orgasmes ». Cette comédie (la seule que j'ai écrite) a été jouée quelques mois plus tard à Paris pendant un an et j'en fus le premier surpris. Première fois où je rencontre sur une scène mes personnages en chair et en os. L'émotion a été si prenante, si bouleversante, si déstabilisante que, dès mon retour, j'ai démissionné de cette forêt de tuyaux électriques aux vapeurs dansantes et imprévisibles. Ce qui aurait pu être juste un passe-temps est devenu aujourd'hui mon occupation principale : l'écriture est devenue le dénominateur commun de toutes mes activités professionnelles. Depuis cette pénétration dans la dramaturgie en passant par l'usine, j'ai toujours été très attentif aux passerelles... Souvent invisibles mais présentes, insolites mais réelles, elle sont l'espace où nous pouvons transformer quelque chose en nous : le moyen de rencontrer ceux dont nous avons besoin pour grandir autrement, se réaliser, évoluer vers des terres qui ne nous étaient pas promises (les qu'en-dira-t-on) .

Ce même mot passerelle - le mot magique - est celui qui m'a poussé à aller vers les autres pour les faire écrire. Même si j'ai mis du temps à faire ce premier pas car j'ai toujours trouvé suspect de créer des dispositifs artificiels pour faire émerger l'écriture chez les autres alors que l'écriture était pour moi quelque chose d'organique et rien, absolument rien ne pouvait m'empêcher d'écrire lorsque le ventre le décidait. Mais j'ai appris, compris, que la plupart du temps, ce n'est pas le désir ou la volonté de construire qui sont absentes des démarches personnelles mais l'autorisation sacrée : ce que nous nous autorisons ou pas de faire soi-même. Et nous sommes de farouches censeurs lors qu'il s'agit de s'exprimer : la confiance en soi - si fragile - adore jouer les trouble-fêtes. Elle s'en lèche les babines : elle a toujours de bonnes raisons d'interdire lorsqu'elle est affaiblie. Je dis toujours : c'est normal d'avoir peur. Faites en sorte que votre envie soit plus forte que votre peur.

J'en suis venu naturellement à travailler souvent avec les enfants et les adolescents, étant totalement convaincu sur cette nécessité de faire émerger pour certains un peu de lumière : découvrir sa sensibilité, ses thématiques, peut-être même des talents cachés.

J'aime travailler avec eux car ils fourmillent d'idées et n'ont pas encore - pas tous - enclenché l'auto-censure. Au-delà des ateliers d'écriture pour les faire voler vers de nouvelles expressions (poésie, slam, fragments, dialogues, monologues) , j'aime aussi surtout - beaucoup - travailler avec eux pour écrire ensemble une histoire.

Parfois, c'est une histoire collective ou bien c'est une histoire que j'ai écrite à partir de leur matériau textuel récupéré dans le cadre des ateliers et/ou résidences.

C'était le cas, par exemple, avec la pièce « Coquelicot paradise »

Petit focus sur cette expérience.

Coquelicot Paradise, (Projet initié par le conservatoire d'art dramatique d'Orléans en 2014) est le fruit de la rencontre entre un groupe de onze collégiens inscrits dans une Classe à Horaires Aménagés Théâtre (CHAT) au collège Gaston Couté de Meung-sur-Loire et moi même.

Je suis venu au-devant des adolescents pour les observer avec la plus grande attention, les ai fait parler, écrire, les ai regardés jouer, improviser. Je me suis inspiré de leur matière, j'ai rêvé dessus et j'ai essayé de composer une pièce qui leur ressemble en fonction de ce que j'avais ressenti du groupe et de chaque personnalité. Quelques mois plus tard, la pièce **Coquelicot Paradise** est devenue pour eux un terrain de jeu euphorisant !

Voici le témoignage de France Bernard, professeur de français et théâtre, qui encadrerait cette classe pour la réalisation de ce projet.

Onze rôles : entre autres, le metteur en scène, le jongleur fou, le fantôme solitaire, les phrases révoltées... Rien d'attendu, rien de convenu : des créations éloignées des stéréotypes et des clichés, des personnages incroyables où éclatent toute la fantaisie, l'humour, la poésie de l'auteur, nourri des envies, des propositions, de l'imaginaire des adolescents. « Il était une fois une histoire en train de s'écrire à onze corps » : telle est la phrase que Lionel Parrini a placée en exergue de sa pièce. Il s'agit bien en effet d'une histoire qui se révèle, au fur et à mesure que la pièce se joue, bien plus complexe et fantaisiste qu'on ne pourrait le croire. La réalité et la fiction s'interpénètrent, les fantômes s'enivrent de coquelicots, les parachutistes sautent dans le vide

avec panache, les apprentis dramaturges s'inventent des rôles extraordinaires, le mystère s'étend, et cependant, tout s'éclaire d'une manière inattendue à la fin de la pièce.

Je la remercie pour ces mots mais je sais que le projet a été possible surtout grâce à l'énergie créatrice de chacun et grâce au pouvoir des passerelles : tout est possible dans la composition. Nous sommes libres quand nous aimons créer. Et j'aime rendre libres les personnes qui s'interdisent ou se convainquent de ne pas savoir écrire, de ne pas avoir d'univers particulier..

Chaque collégien était heureux de défendre un personnage dont les morceaux ont été « déterrés » par le travail individuel et collectif.

Il n'y a rien de plus réjouissant de créer à partir de leur(s) vision(s) et de leur sensibilité. Et rien de plus touchant que de les voir heureux et fier de lire leur écrit, jouer leur création et parfois même, en aparté, présenter leur créature...

Isabelle Rainaldi

Comment va l'école???

À chaque fois, ça rate pas.

Comment va l'école?

Ad vitam aeternam cette même question.

Et comment va le théâtre?

Je sais pas...

Je sais pas...

JSP, jsp, jsp, jsp, jsp...

Je sais pas si je dois vous appeler Madame.

Je sais pas si je dois vous tutoyer.

Je sais pas si j'ai eu raison de vous écrire.

Mais ça partait d'un bon sentiment.

Sur l'enveloppe jaune (c'est ma couleur préférée), j'ai écrit au stylo bille noir:

“ A n'ouvrir que quand tout va mal et que vous ne savez plus où vous cacher”.

Ensuite j'ai écrit sur du papier blanc avec un stylo le même,

Peut être que vous lirez cette lettre en 2040 parce que tout sera allé pour le mieux. Peut-être qu'on se fréquentera encore ou peut-être pas.

Je veux juste vous remercier pour tout ce que vous avez fait, vraiment vous avez marqué ma vie à jamais et je crois que je parlerai de vous à mes petits - enfants. Vous m'avez non seulement aidée pour le théâtre et pour le cinéma mais aussi dans ma vie. Je vous ai choisie pour être l'actrice de mon premier film. vous avez accepté sans problème sans même me demander le scénario, ni si l'image que j'allais donner de vous était une image conforme à la morale . Je n'ai pas une vie très compliqué pour le moment, elle est même très chouette mais quand on est un cœur d'artichaut elle est un peu difficile à vivre parfois

Merci de m'avoir toujours écoutée, de m'avoir donné la possibilité de m'accomplir en tant que jeune femme, de m'avoir appris à être libre et à agir sans les autres. Merci de m'avoir secouée quand j'étais insupportable ou quand j'étais dans des états pas terribles.

Merci d'avoir été prof.

Si vous doutez de vous, sachez que dans le cœur d'une majorité de vos élèves, vous avez une place où vous cacher quand tout va mal, vous êtes

incroyable. Vous faites ce métier avec tous les outils qui permettent aux adolescents de grandir et de s'épanouir.

Je vous aime très fort et encore une fois merci de ce que vous offrez.

Nous avons fini notre spectacle

Et la dame est tout émue

Demain nous ne ferons plus de miracle

Sur ce plateau nous ne monterons plus.

Un singe, un lapin, un flamant rose

Depuis trois ans vous êtes surprise

Vous nous avez vu grandir et muer

Ca c'était drôle faut l'avouer

Je parie que vous êtes en train de pleurer

Car c'est notre spécialité

C'est quoi l'adolescence ? Je sais pas

C'est quoi l'éducation? Je sais pas

C'est quoi la vocation? Je sais pas

C'est quoi être un artiste? Je sais pas

Comment va l'école?

JSP, JSR, JSR, JSR, JSR. FOUTEZ MOI LA PAIX!

L'ECOLE VA MOURIR ET MOI AVEC!!! ALORS ME DEMANDEZ PAS
COMMENT VA L'ECOLE, J'AI PLUS 15 ANS, J'EN SAIS RIEN!!! JSR JSR JSR

Et le théâtre, il va devenir quoi? Vous savez pas non plus?

.....

Dans un si grand revers que vous reste-t il?

Moi, dis-je et c'est assez

Danielle Vioux

I

A 5 ans des institutrices me propulsent sur une scène toute seule avec un monologue à dire, et j'aime ça. Me sens chez moi.

Pas de rêve de théâtre à la maison. De lutte des classes, oui. Mon père. Le désir d'éducation, le désir d'apprendre, de savoir, de vivre mieux. La guerre, la résistance, ne sont pas si loin. Etudier le théâtre, oui. Jouer ? En classe peut-être, ce plaisir à la moindre occasion de le faire. Un métier, l'art ?

Rêve de danse, oui. Ma mère. Comme une image de petite fille sage et gracieuse. Alors je danse. Et que se passe-t-il ? La prof, au nom Russe, et qui rythme de sa canne ses enseignements sur le sol de bois, invente des textes de liaison entre les ballets et m'y installe comme rôle leader. J'aime ça. M'y sent plus à l'aise que dans la danse, même si j'aime les deux.

A la maison, j'écris des pièces que je joue pour nos deux mamans avec une amie et sa sœur...Aucun souvenir de leur forme ou de leur contenu. Les mamans sont fières et contentes.

Au lycée, aucun souvenir de prof qui m'aurait révélé quoi que ce soit d'artistique, sauf une prof de dessin qui m'apprend la différence entre la norme et l'art, entre le joli et le beau. Entre filles on tente des projets qui n'aboutissent pas à grand-chose. Avec les garçons du lycée d'à côté, on vérifie assez vite qu'ils ne sont pas là prioritairement pour l'art et le théâtre.

Ensuite, en vrac, pendant les années de fac et mes premières années d'enseignement : des cours, des stages, comme une boulimique : mime, théâtre, cinéma, danse, percussions, arts martiaux...Le théâtre comme spectatrice. Réfléchir à ce que j'aime. A l'époque, je ne propose pas encore de théâtre à mes collégiens, ni n'appartiens à une troupe. J'engrange. Et j'écris. De tout.

Puis j'arrive à Marseille. Je travaille dans un lycée. Je rencontre une autre prof et c'est le début d'une amitié intense et cahotique, parfois compliquée, heurtée, mais toujours enrichissante et généreuse, qui dure encore. Un

jour, elle me dit : Je suis dans une troupe. Ça te dirait de faire du théâtre ? On va reprendre une mise en scène d'un texte que l'une de nous a écrit. Super. Pas une seconde d'hésitation. C'est juste l'heure. Je plonge dans *Nulle part et partout*, c'est le nom de la troupe. Anar, engagée, bordélique et créative, sans chef en principe mais avec l'aide et les talents de de tous. Chaque année nous proposons une création dont nous pouvons je crois être fiers, et des interventions sauvages ou happenings appelées bien plus tard *performances*. De même j'écris sans cesse (et dans l'indifférence quasi-totale) des textes issus de nos impros, textes que personne ne respecte car chacun fait à son gré, et néanmoins malgré quelques faiblesses ou longueurs inutiles, nos spectacles se tiennent. Et voici que des décennies plus tard on parle je crois bien *d'écriture de plateau*. Ça c'est le début.

Et après, il y a tout le reste. L'écriture, le théâtre, jamais abandonnés, en parallèle avec l'enseignement, puis occupant à eux seuls tout l'espace. . Merci à cette prof amie, à son intuition qui fut pour moi *serendipity*, (on est angliciste ou on ne l'est pas) et qui se reconnaîtra.

II

Enseignante, autrice. Deux moi.

L'art nous fait grandir. Le théâtre nous fait grandir. Non pas comme un thérapeute, encore qu'il puisse aider à guérir parfois le corps ou la tête au passage, mais plutôt comme un éducateur, voire un parent, ou un ami précieux qui serait lui-même en recherche, aurait quelques longueurs d'avance, ouvrirait des portes ou montrerait des routes possibles, tout en encourageant à sortir des sentiers battus. Je l'ai vérifié par moi-même et aussi par de nombreux témoignages d'élèves. Cette année, avec une nouvelle réforme qui met à mal les options en les rendant plus difficiles d'accès et en les dévalorisant, il importe plus que jamais que cela soit dit et redit une fois de plus, avec un regard triste sur les combats du passé dont les fragiles acquis sont mis à mal à nouveau : l'art à l'école n'est pas un luxe, mais une nécessité. Un monde sans art est un monde mort. Une éducation sans art est une éducation morte.

Dans le partenariat artiste/enseignant, j'ai été tantôt l'un, tantôt l'autre. A l'école, pour que vive la pratique théâtrale (accompagnée si possible de la pratique du spectateur) il faut d'abord des enseignants têtus et obstinés qui se battent contre vents et marées pour que l'institution scolaire, du

ministère à l'établissement, non seulement accepte qu'ait lieu cette « activité », mais lui donne les moyens d'exister et de durer. Je parle là horaires, lieux, respect de l'importance de l'art dans le cursus, et bien sûr finances. Le militantisme de l'enseignant est le sésame qui ouvre la porte aux artistes.

Une fois cela posé, il s'agit d'inventer un partenariat qui fonctionne le plus harmonieusement possible, ou la parole circule et où le respect réciproque soit la règle et passe par des échanges fluides. Il ne s'agit pas pour l'artiste de dire, moi, je sais, laissez-moi faire, je vous laisse vous occuper de l'appel et de quelques autres mondanités. Ni pour le prof de dire, c'est ma classe, ce sont mes élèves, pas touche.

Les enseignants qui se sont battus pour que vive le théâtre dans leur établissement sont des passionnés. Ils y croient. Ils ont souvent une pratique du théâtre en parallèle. Ils méritent d'y être artistes aussi, c'est-à-dire de réfléchir à l'art, au processus de création, et de mettre en jeu ces réflexions. Le contact avec l'artiste partenaire doit être un silex qui enrichit l'un et l'autre avec leurs parcours différents. Et surtout, la transformation du rapport prof/élève qu'opère le théâtre doit être au bénéfice des deux.

Pour cela, qu'ils aient ou non eux-mêmes une pratique théâtrale en parallèle, les enseignants méritent une formation sérieuse. C'était le cas il y a une vingtaine d'années, où il était possible de suivre trois ou quatre stages de quatre à sept jours par an, de suivre les enseignements théoriques et pratiques d'auteurs, metteurs en scène, danseurs, scénographes, et de s'enrichir à leur contact. Coupes budgétaires obligent là aussi, ces formations ont quasi disparu, et avec elles une possibilité de qualité et d'évolution, et de fait un droit à la formation permanente mis à mal.

Les artistes qui interviennent dans des projets à l'école ont parfois à surmonter leur propre méfiance de l'institution et des enseignants. Mais ils comprennent qu'ils ne sont pas plus les porteurs d'une révolte adolescente que tous les adultes qui se sont posé la question et les adolescents qui s'y confrontent au présent. Ensuite, c'est une rencontre qui demande patience, exigence et bienveillance. Il ne s'agit ni de laisser faire n'importe quoi ni de hiérarchiser entre le travail fait avec les jeunes et le travail fait dans le cadre de mises en scènes professionnelles. J'ai eu la chance de travailler ainsi longtemps avec une artiste intervenante (merci Michèle Rochin !) qui apportait échange et qualité nourris de son expérience, et dont les structures référentes persistaient à discuter la légitimité, jugeant que la nouveauté des jeunes créateurs était seule intéressante. Certes il est

important que les jeunes soient confrontés à l'immédiat de la création, mais si elle n'est pas enracinée, alors elle se réduit à des chiffons volants. Il faut les deux, absolument.

De même, il faut bien évoquer le facteur temps. Il faut du temps pour que la qualité soit là. En 3 ans d'option, même facultative, on a ce temps de construction solide qui donne des repères pour la vie. Or, depuis quelques années, à la question « Comment faire pour que davantage de jeunes aient accès au théâtre et aux autres arts ? » il n'a pas été répondu « Facile, on va financer davantage de projets de qualité et sur la durée », mais bien plutôt : « Facile, on va diviser le temps total par cent ou mille en rajoutant quelque zéros au nombre d'élèves concernés, ils auront ainsi quelques minutes de portes ouvertes sur l'art et la pratique artistique, vive la démocratie à bas frais » .

C'est ainsi que j'ai travaillé en collège en tant qu'autrice (écriture et mise en voix) sur des projets comportant en tout et pour tout cinq interventions financées, parfois six. Dans les meilleurs cas, quand les enseignants étaient partie prenante activement et les élèves pas trop décidés à refuser tout par principe *parce que c'est nul* et à *faire le oai*, on aboutit à un projet fait dans la hâte et superficiellement, même s'il réjouit tout le monde à la fin. Dans les pires cas, on passe deux séances à convaincre, parfois sur le ring, deux à travailler, et une à constater qu'à cause de *la honte* de réaliser que ce sont leurs collègues qui vont les regarder, ils balbutient au fond et de dos un vague texte auquel on ne comprend rien.

J'ai eu la chance aussi d'expérimenter côté intervenant les reproches des enseignants qui souhaitaient garder la main (sur un projet de 5 séances) et pensaient que nous les méprisions. Ce n'était pas le cas bien sûr, mais cela oblige à réfléchir à la complexité des rapports dans le partenariat et à la sensibilité écorchée des enseignants qui se bougent pour que les choses aient lieu au bénéfice d'élèves qu'ils aiment, et celle des artistes dont la précarité de la vie et des revenus justifierait le désir de légitimité contre les profs qui ont choisi la stabilité des salaires. Personne n'est parfait, on fait comme on peut, et on apprend.

J'ai travaillé aussi en écriture et théâtre avec des élèves étrangers, l'été à l'université. Un bonheur à chaque fois ou presque, à cause de ce désir qu'ils avaient d'apprendre, d'engranger, d'expérimenter. De même en milieu carcéral où toute évasion embellit le jour, et l'écriture, le théâtre et la lecture à voix haute sont des évasions possibles et autorisées, mais allèges

néanmoins le poids de l'enfermement, et rendent plus beau, plus fort, plus ouvert sur autre chose que le délit et la peine.

Souvent, en repensant à la transformation de tel ou tel jeune ou adulte à travers l'écriture et le théâtre, à leur parcours de vie ensuite, artistique ou non, je me dis que j'aurais de quoi écrire un livre de cinq cent pages au moins. Je ne le ferai peut être jamais. Mais tout cela a été vécu, la création, les répétitions, les week-ends de stage et la découverte du collectif, la pratique juste pour le plaisir, les difficultés surmontées, les spectacles vus, tout cela les a transformés, les a fait grandir, et moi aussi au passage.



Le 25 septembre à 16h 30 au Couvent Levat (rue Levat 13003) : lecture de fragments par les auteurs , échanges.

ET

Le 26 septembre à 18h au Studio de La Réplique La Friche de la Belle de mai Rue Jobin, Lecture par des élèves Comédiens du texte global écrit par les auteurs durant leur voyage et leur séjour. Rencontre avec les autrices et auteurs de Bordeaux et de Marseille : Marwil Huguet, Abdulrahman Khallouf, Valentine Cohen, Lionel Parrini, Jean-Michel Guieu, Isabelle Rainaldi, **Christophe Lancia, Danielle Vioux.**

Un projet Théâtre des 1001 Portes, en partenariat avec La Marelle/Villa des auteurs, le CouventLevat / Juxtapoz, la Réplique, Le Grete, Les lycées St Charles et Artaud, La Cantine du Midi.

NO-MAD LAND

Invitation



Événement <https://www.facebook.com/events/729590910809475/>

<https://radiogalere.org/?playlist=2019-09-10-lagora>